

Homo / Deux entretiens...

Avant d'aborder le chapitre final de la série Homo, il nous a paru utile de publier la transcription d'entretiens réalisés avec une infirmière et un ouvrier qui, tous deux, ont des pratiques homosexuelles. Nés à la fin du XX^e siècle, comment ces prolétaires vivent-ils aujourd'hui leur sexualité et, notamment au travail, ces catégories de gay et lesbienne ? Quid du mariage pour tous, de la PMA et de la GPA ? Nous n'avons pas choisi Alix et Fabrice parce qu'ils nous paraîtraient « représentatifs » mais, tout simplement, parce que ce sont des amis.

« Anthroplebos », entretien avec Alix

Famille, travail, psychiatrie

D'abord le mot. Les hétéros, on ne leur demande pas s'ils sont hétéros, puisque c'est « la norme ». Toi, s'il fallait te définir ?

Je me définirais comme lesbienne si on me le demandait. *Lesbienne* n'a rien de péjoratif. C'est un mot parmi d'autres, un joli mot d'ailleurs. Et puis, les étiquettes...

Lesbienne, est-ce que ç'a été un problème dans la famille ? ou la question ne s'est même pas posée...

Non.

Tu n'en as pas souffert.

Non.

Et parmi les amis de la famille ? Si on a une fille avec un conjoint et des enfants, on la voit avec son conjoint et ses enfants. Mais une fille comme toi qui n'a ni compagnon ni enfant...

La seule chose qui peut m'embêter un peu, c'est un silence autour de ma sexualité. Personne ne me dit : « Alors, ça va avec ta copine en ce moment ? » Mais je sens une espèce de chape de plomb qui me renvoie une image déformée où je ne me reconnais pas : la femme sans copain, sans enfants, qui aurait loupé quelque chose dans sa vie... Je pourrais prendre la parole, mais je n'en ai pas envie, ça ressemblerait à une justification.

Et au travail ? Tu es infirmière en psychiatrie.

Une profession qui compte pas mal de gays et de lesbiennes.

Pourquoi ?

À partir du moment où tu es homosexuel(le), tu te décales un peu par rapport à la société, tu fais ce léger pas de côté qui va avoir une répercussion profonde sur ta façon de te positionner dans ce monde. Tu es obligé de te construire en dehors de certaines

normes, et je pense que ça ouvre à une tolérance au hors-norme, avec parfois un goût pour le hors-norme. Aussi parce qu'on est dans une quête identitaire : chez beaucoup d'homos, l'adolescence n'a pas été facile... des troubles psychiques pour certains... des relations compliquées avec les parents. Une fois qu'on a réussi à résoudre ses problèmes, on peut être poussé à vouloir aider les autres.

S'il y a beaucoup de gays et de lesbiennes en milieu hospitalier, comment est-ce vécu ? Les autres membres du personnel le savent ?

Cela dépend. Il y a des gays et des lesbiennes qui vont *s'outer*.

Tu t'es outée ?

Moi, il y a dix ans, je ne disais rien. Je ne le cachais pas non plus. Aujourd'hui, il me paraît important de ne pas taire et plus encore de ne pas cacher son homosexualité. Pour moi, c'est une forme essentielle de militantisme, et le plus accessible, en tout cas dans notre pays. Je n'arrive pas dans un nouveau lieu de travail en disant : « Bonjour, je suis lesbienne », mais, dans le fil de la conversation, je ne tairai plus jamais que j'aime les femmes. Mais je connais encore plein de gens autour de moi qui ne s'affichent pas.

Comment l'institution traite-t-elle l'homosexualité à notre époque ?

L'homosexualité prend de moins en moins d'importance en psychiatrie, ça devient une donnée comme les autres. D'un certain côté, c'est dommage.

Pourquoi ?

Parce que la sexualité fait partie de l'histoire du patient. C'est le problème de la psychiatrie aujourd'hui : elle occulte ce qui est social, familial, pour ne traiter que le symptôme, donc l'histoire personnelle ; et l'homosexualité, s'il y en a, est absente. Aujourd'hui, je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise chose, en tout cas, l'homosexualité, on n'en parle pas.

Tu veux dire qu'un patient qui vous arrive et qui est gay, c'est une donnée comme le fait qu'il soit divorcé par exemple, ou que ses parents soient morts.

Dans l'ensemble, oui.

« Ghetto » ?

Ça, c'est le monde du travail. Mais dans la rue ? Récemment, dans le centre de Paris, j'ai vu deux jeunes femmes qui se tenaient par le cou et se sont embrassées comme des amoureuses, pas en copines. Ce que je ne vois quasiment jamais. Ni non plus beaucoup d'hommes main dans la main. Ils se feraient remarquer. C'est une preuve que l'homosexualité reste mal acceptée.

Oui.

Est-ce qu'il y a des quartiers dans Paris, ou ailleurs, où tu peux te promener main dans la main avec la femme que tu aimes ?

Oui et non, c'est pour ça qu'on a ces ghettos comme le Marais. Tous ces bars et les alentours, où on peut s'autoriser une franche proximité, être soi-même. Après, c'est à chacun et chacune de s'affranchir des regards éventuellement malveillants... ou pires, de prendre le risque d'être d'agressé, risque qui existe bel et bien, comme on a pu le voir pendant la période du débat autour du mariage pour tous.

À Berlin, ville de la liberté sexuelle, j'ai croisé très peu de couples de même sexe qui s'autoriseraient cette proximité. Toi qui connais Berlin, tu en as vu ?

Non, pas beaucoup. Ça reste effectivement une prise de risque, aujourd'hui. Après, même s'il me semble important d'être « visible » quand on veut où on veut, tout le monde n'est pas particulièrement démonstratif dans l'espace public... Là où j'aurais plus tendance à m'afficher, c'est quand je sens une certaine hostilité. Je refuse d'intérioriser le moindre sentiment de peur ou d'illégitimité, et si je les sens poindre je tâche de trouver un terrain de discussion ou de renvoyer la violence qui m'est faite, histoire de ne rien en garder.

Tu as employé le mot « ghetto ». Dans notre entretien avec Lola ¹, elle raconte comment, vers 1970, elle allait avec ses amis devant les boîtes gays en disant « Sortez du ghetto ! Ne restez pas dans votre boîte pour homos ! Ne nous cachons plus, et vivons librement notre sexualité différente. » Le ghetto, c'était ça. Toi aussi, tu emploies le mot. Tu as l'impression que les gays et les lesbiennes sont encore dans un ghetto ? Même à Paris ?

Ce n'est pas du tout comme avant. C'est vrai qu'il y a des endroits, des villes entières qui permettent a priori de vivre librement son homosexualité, mais ça donne une impression de liberté un peu fictive, ça reste difficile de ne pas se sentir sur le qui-vive, prête à recevoir l'insulte, la petite remarque qui va te pourrir le moral.

Pour les gays, il y a le Marais à Paris, Castro à San Francisco : les lesbiennes n'ont rien d'équivalent.

Pour elles, c'est beaucoup plus souterrain. Il y a pas mal de soirées, quelques bars à Paris, des réseaux, c'est ramifié, plein de microcosmes travaillés par une vraie culture lesbienne.

Qu'est-ce que tu appelles « culture » ? Ce n'est pas un mode de vie différent.

Non, c'est plutôt un monde de signes, de codes culturels. Certaines séries, par exemple. On a toutes vu *L Word* : une série américaine entre 2004 et 2009. On suit le quotidien d'un groupe de lesbiennes à Los Angeles, plutôt bourgeoises ; c'était la première fois qu'on le montrait à l'écran, ça a fait date, c'est le précurseur de toutes ces séries comme *Orange Is the New Black*. Alors que *L Word* restait cantonné à des lesbiennes socialement favorisées, *Orange Is the New Black* se passe dans une prison de femmes aux États-Unis, avec des histoires lesbiennes assez crues. Cette série a eu une reconnaissance mondiale, elle donne une image cool et bigarrée des lesbiennes... il y a

1 « Explosions les codes sexuels ! Une ancienne du FHAR parle », septembre 2017.
https://ddt21.noblogs.org/?page_id=1769

de tout, des *butchs*, des *fems*, des Latinos, des Noires, des grosses, des minces, des moches, des toxicos...

Quand même... il y a cinq minutes, on était d'accord sur le fait que le lesbianisme, on ne le montre pas. Ou très peu. Maintenant tu m'expliques qu'il est très visible... dans le domaine de la culture. Comme le prouve le succès du film *Carol*².

Parce que ce ne sont que des représentations. On aura beau respecter les quotas, mettre plus de lesbiennes à la télé, la réalité ne suit pas. La culture, ça n'est pas tout : elle émancipe surtout les classes aisées. Le succès de ces séries n'est pas du tout garant de plus de tolérance.

Les femmes dont tu parles dans ces bars et ces soirées à Paris, quelle est leur origine sociale ? Est-ce que tu y rencontres aussi bien une femme de ménage, une factrice, une prof ?

Le public reste quand même relativement aisé. Avec aussi des étudiantes, de jeunes provinciales qui débarquent à Paris. Et puis, cette réalité du « milieu » – tu entends souvent dire : « Je traîne dans le milieu... » D'un autre côté, il y a une vraie aspiration aujourd'hui chez pas mal de lesbiennes à s'installer, avec leurs mômes...

Ce qui est normal.

Ce qui est normal, oui.

Ce n'est pas l'avis de ceux, comme Hocquenghem autrefois, qui disent : « L'homosexualité, c'est révolutionnaire. » L'homosexuel étant réprimé à cause de sa sexualité, il serait porteur d'un potentiel de subversion, de transformation radicale.

C'est très présomptueux. Effectivement, à cause de la sexualité, ton regard est dévié de la norme, ça peut t'apporter une richesse et une tolérance, mais de là à être révolutionnaire ! Ou alors on a juste loupé le coche, toute tentative de subversion dissoute dans le technocapitalisme... On ne peut pas dire qu'il y ait du révolutionnaire dans les aspirations homosexuelles au mariage, à la PMA, à la GPA. Toute l'énergie mise dans ces combats, c'est important, mais tellement secondaire par rapport à ce qui nous attend... Il ne faut pas qu'une sexualité minoritaire devienne le moteur unique de nos vies, et surtout pas aujourd'hui où toute l'énergie des bonnes volontés prêtes à s'atteler à changer notre trajectoire est aussi précieuse. Je ne veux pas dire qu'il faudrait « choisir » ses combats, mais ce qui arrive à l'espèce humaine est sans précédent, on est quelque part obligé de chercher très rapidement de la cohésion, au-delà de toute considération de genre ou de sexualité ; en gros, on doit faire très vite de très gros efforts de sensibilité, de justesse, et d'abnégation quelque part, ce qui n'est pas tellement notre fort, à tous...

Tu vas à la Gay Pride ?

J'y vais, mais l'élan du début n'y est plus. Depuis quelques années, des collectifs ont créé une Gay Pride de nuit parce qu'ils trouvaient que la Gay Pride avait été récupérée

2 « Une lesbienne et ses doubles : Patricia Highsmith », juin 2017.

https://ddt21.noblogs.org/?page_id=1602

et avait perdu son côté militant. C'est la soirée avant la Gay Pride, ça finit vers minuit et ça réunit beaucoup moins de gens, avec quand même, au fil des années, de plus en plus de participants. La Gay Pride cette année, sur quatre-vingts chars, un seul était spécifiquement lesbien, celui de Lesbotruck, une initiative qui survit d'année en année essentiellement grâce à des collectes de dons et du bénévolat.

Un seul char ? On a pourtant l'impression que les associations lesbiennes sont assez nombreuses.

Oui, mais l'événement qui réunit aujourd'hui le plus de lesbiennes à Paris, c'est la soirée « Wet For Me », qui existe je crois depuis cinq ans, avec mille personnes réunies pour faire la fête, avec DJs, musique... ce n'est pas l'aspect militant qui les anime.

Wet comme « mouillé » ?

Oui, l'allusion sexuelle est évidente. On peut voir une émancipation féminine dans le fait de pouvoir aujourd'hui parler de sexe, de désir, de jouissance dans les termes les plus crus. On peut aussi y voir une panne des sens, du sentiment ou de l'inspiration.

PMA, GPA, etc.

Tu faisais allusion à la PMA et à la GPA : qu'est-ce que tu en penses ?

Tout ce qui doit faire appel à des techniques, à un appareillage technologique, ça me dérange. Je ne pense pas du tout que ce soit une avancée réelle pour les lesbiennes, ça ne va pas favoriser l'acceptation.

Pourquoi ça te gêne, le recours à des techniques de pointe ? Un argument de beaucoup de lesbiennes et de gays, c'est : « Puisque ça existe, et que c'est pour nous une possibilité qu'avant nous n'avions pas, on la veut et on y a droit. »

Justement, c'est ce à quoi nous pousse cette société : « Puisqu'on PEUT le faire, faisons-le. » Ce n'est pas du tout une manifestation philanthropique, un pas en avant ou un progrès spirituel, c'est la technologie qui impose ce qui doit être moralement juste et désirable. On croit penser librement, vouloir ceci ou cela, mais c'est la société qui nous pense. Je ne comprends pas qu'on puisse y voir une avancée pour les lesbiennes. Aller à l'hôpital comme si on était souffrante, subir toute une batterie d'examens, rencontrer des psychologues... Moi je suis pour qu'on arrive à avoir des enfants sans passer par un appareillage technologique et médical. On vit dans ce délire que tous nos désirs devraient être assouvis. On passe par une banque de sperme. *Banque*, tu te rends compte du mot ! Être lesbienne, pourtant, c'est aussi le fait qu'effectivement, entre deux femmes, avoir des enfants c'est un peu plus compliqué, c'est une réalité. Aujourd'hui on nous propose des détours techniques. Mais il existe des moyens artisanaux assez simples, qui pourraient être vendus en pharmacie... et qui ne le sont pas.

Explique...

Un homme est d'accord pour donner son sperme, tu le récupères, c'est relativement facile, et tu choisies, en calculant bien la période d'ovulation, de faire une insémination tranquillement chez toi, avec ta copine et peu de matos. Il faut se mettre d'accord avec un homme, évidemment. Ça se fait.

Et après, l'homme n'a pas de relation spéciale avec l'enfant ?

Pas forcément, mais ça dépend. Pour moi, ce genre de pratique est plus riche et peut-être plus conflictuel, comparé à la neutralité clinique de la banque de sperme. Les relations avec le père peuvent être distantes, comme elles peuvent être proches, parfois compliquées, mais ça fait partie de l'existence.

Ce que tu dis me fait penser à l'écoféminisme.

Qui recouvre différentes tendances. Dont une qui recommande de se responsabiliser en tant que femme et de ne pas saturer le monde en ajoutant des enfants à un monde déjà saturé. Pour certaines femmes, c'est relativement facile parce qu'elles n'ont pas spécialement envie d'enfants. Pour d'autres, c'est une vraie décision à la fois très intime et politique.

Tu te vois le faire, toi ?

Sans doute, ça a du sens. Pourquoi est-ce que je mettrais au monde un enfant aujourd'hui ? Faire le choix de ne pas avoir d'enfants parce qu'on a toutes les raisons de croire qu'on aura du mal à lui procurer le nécessaire pour vivre bien, je trouve ça responsable et courageux. Et ce n'est pas comme si on manquait d'enfants qui ont besoin d'attention et de soutien...

Tu as l'impression que les organisations LGBT traitent les questions comme celles de la PMA et de la GPA en faisant confiance aux techniques de pointe ?

Pour la PMA, majoritairement, oui. La GPA, c'est encore un autre débat, mais qui demeure dans l'ombre du débat sur la PMA, comme s'il suffisait de penser l'un séparément de l'autre, pour ne pas avoir à affronter les contradictions absolues posées par la GPA à n'importe quelle féministe.

Communauté

Est-ce que tu crois à l'existence d'une « communauté » lesbienne, gay, homosexuelle... ?

Elle avait peut-être encore un sens il y a trente, quarante ans... Aujourd'hui, avec internet, la communauté est éclatée, disséminée, traversée par des luttes et des aspirations contradictoires. S'il y a « communauté », elle est aujourd'hui constituée des êtres humains du XXI^e siècle, massivement angoissés par l'avenir qui se profile et massivement sourds à cette angoisse. En gros, le déni de réalité frappe tout et tout le monde, et les revendications communautaires perpétuent quelque part l'idée d'un monde supposé progresser en matière de liberté et de tolérance : la réalité, c'est que le monde du XXI^e siècle est injuste, froidement cruel et que son existence repose sur les pires inégalités !

Communauté, ça veut dire quelque chose de commun. Est-ce que les lesbiennes partagent autre chose qu'une sexualité minoritaire ? Ou est-ce que la sexualité suffit à faire une communauté ?

Je me demande si ce n'est pas tant notre sexualité minoritaire qui fait communauté aujourd'hui que le besoin de faire face ensemble, et le plaisir de retrouver une certaine solidarité.

Pourquoi ?

Parce que les combats qui ont animé la communauté homosexuelle d'hier ne sont pas les mêmes qu'aujourd'hui, et que les luttes actuelles, pour le mariage gay, contre l'homophobie, la transphobie, etc.... aussi justifiées soient-elles, s'accordent mal avec les urgences auxquelles l'humanité doit faire face. Je parle de lutte pour maintenir un environnement vivable. Chacun pressent quelque part, de façon plus ou moins consciente, cette nécessité, non ? Et on retrouve peut-être dans un « réseau solidaire » un sentiment d'unité ou de cohérence dans un monde complètement taré.

Est-ce que cette solidarité fait une communauté ?

Non, mais ça y ressemble. Une communauté à la fois effective... et virtuelle. Le milieu gay et lesbien est gagné, sapé par tout ce qui est dé-réalisation, représentation, société du spectacle... On n'a jamais vu autant d'images de gays sur écran, au détriment de ce qu'il pourrait rester des combats qui ont été menés, d'une réelle mobilisation.

Changer de corps / changer de système

Mais, si on lutte pour se faire accepter, plus on est accepté, moins on lutte, c'est logique. Les questions que tu posais tout à l'heure, avoir des enfants ou pas, banque du sperme ou pas, ce ne sont pas des questions que des couples d'hommes ou des couples de femmes pouvaient se poser il y a cinquante ans. Maintenant c'est possible, alors on se mobilise pour ça. Et les trans ? Toi qui te méfies des techniques de pointe, *transitionner* suppose la chirurgie, les hormones... une technologie lourde.

Comme je te disais, ce qui m'interpelle aujourd'hui, c'est l'influence et la domination de la technologie dans l'orientation de nos choix. La transidentité a toujours existé et, dès l'Antiquité, des sociétés ont utilisé des opérations primitives de réattribution de sexe, donc c'est compliqué de critiquer des techniques qui permettent de *transitionner* sans danger... Mais il y avait à la même époque d'autres sociétés où le sexe physique ne définissait ni le genre ni le rôle de la personne. Il y a des trans et des personnes intersexes qui essaient aujourd'hui de faire en sorte que leur identité soit reconnue sans forcément passer par une réattribution de sexe, et beaucoup d'entre elles expliquent que leurs difficultés viennent avant tout des conditions sociales et culturelles. Changer de sexe aujourd'hui, c'est passer par toute une batterie d'exams médico-psychologiques, des consultations, des interventions chirurgicales lourdes et une dépendance aux grands labos pharmaceutiques, ça n'est pas rien, même si pour certaines personnes c'est parfois la seule alternative au suicide.

Malgré tout, je me demande dans quelle mesure, et à quel degré de conscience, la toute-puissance technicienne travaille-t-elle à supprimer ce travail psychique, de plaisir et de douleur, qui est de vivre dans son corps, dans un corps, quel qu'il soit... Il y a ce paradoxe au sein de la question du genre et du transgenre : si le genre est une construction sociale et les sexes égaux, qu'est-ce que ça change que j'aie un pénis, un vagin, les deux ? Qu'est-ce qui fait que je ne peux pas vivre avec l'un ou l'autre ? On doit continuer à travailler sur les inégalités entre hommes et femmes et sur le contexte social, d'autant plus qu'il est instable, que l'ouverture et la tolérance supposées de nos sociétés peuvent basculer très rapidement et que, de façon très pragma-

tique, on va dans les années à venir vers une pénurie de matières premières qui touchera tous les secteurs, technologique, chirurgical et pharmaceutique entre autres.

Pourquoi as-tu choisi comme titre à cet entretien « Anthropolesbos » ? L'idée d'anthropocène, c'est que maintenant les êtres humains transforment tellement leurs conditions de vie sur Terre qu'ils en viennent à rendre leur planète invivable.

C'est là le point fondamental : on continue à entretenir le mythe du progrès alors qu'on est assis sur des bombes écologiques, climatiques, informatiques... J'entends tout le temps dire autour de moi : « On ne va quand même pas retourner à l'époque des cavernes ! », mais c'est paradoxalement là où on va retourner si on n'agit pas rapidement en modifiant radicalement nos modes de vie, que ça nous plaise ou non d'ailleurs, on n'a hélas plus le temps ni le luxe de choisir. Ce qui supposera d'agir en dehors du système technicien, pour retrouver tout un territoire mental et physique.

Tu participes aussi aux mouvements sociaux, tu vas aux manifs, à celles des infirmières, mais aussi à celles contre la loi Travail : quel lien fais-tu entre ce type de lutte et l'action pour la liberté sexuelle ?

Je suis lesbienne et si je suis poussée à devoir revendiquer la possibilité de l'être sans qu'on me fasse chier, je le ferai encore et encore. Mais il y a tellement de raisons aujourd'hui pour étouffer d'indignation que, d'une certaine façon et au vu de mes limites, j'ai tendance à me focaliser sur ce qui nous concerne tous et toutes. C'est sans doute aussi grâce aux combats des minorités d'hier que je peux dire ce genre de choses aujourd'hui, et j'ai beaucoup de gratitude pour les gens qui ont œuvré pour la cause des femmes, trans, homosexuel(le)s.

Novembre 2017

« Aujourd'hui y a plus moyen ! », entretien avec Fabrice

Avec la publication sur DDT21 de la série *Homo* et, en particulier, de l'épisode sur les gays et les lesbiennes dans une usine sidérurgique³, nous nous sommes demandé ce qu'il en était aujourd'hui des « pratiques homosexuelles » et du « monde ouvrier ». Alors j'ai pensé à toi, et je crois que tu as lu les épisodes de la série *Homo*.

Oui, j'ai lu ce qui a été publié. Et, en effet, tu as pensé à moi parce que tu sais que j'aime bien baiser avec des mecs et que ça fait dix ans que je bosse sur des chantiers !

J'aimerais que tu parles de ce que c'est qu'être ouvrier et avoir des pratiques homosexuelles ; comment tu vis cela, par exemple sur ton lieu de travail ?

Sur mon lieu de travail, pendant longtemps, ça n'existait juste pas. Contrairement à ce que j'ai pu lire dans l'épisode « Homosexualité sidérurgiste » sur les ouvriers dans l'État de l'Indiana, je n'ai jamais entendu parler au boulot de jeux de drague entre mecs. Je n'ai jamais non plus vraiment été confronté à des harcèlements ou cassages de gueule. Pour le meilleur ou pour le pire, ça avait l'air d'être un peu plus folichon que ce que je vis sur les chantiers : c'est-à-dire le néant total.

Il n'y a pas de sexualité, aujourd'hui, dans l'usine en France ?

Il faut tout d'abord préciser où je bosse : toujours en intérim et plutôt sur des chantiers. J'ai souvent bossé en usine, mais toujours avec des entreprises extérieures pour installer ou réparer des machines, jamais à la chaîne, jamais embauché par l'usine elle-même. Je ne suis jamais resté au même endroit plus de quatre mois. C'est donc assez différent de ce qui est décrit dans « Homosexualité sidérurgiste », où des ouvriers bossent dans le même endroit depuis des années et apprennent à se connaître ; il y a des choses qui se développent, choses que je n'ai jamais vues dans mon boulot.

Mais tu as donc travaillé dans beaucoup d'usines et entreprises différentes, et tu n'as jamais croisé l'homosexualité ?

Ben non. J'ai beaucoup fantasmé sur des gars, mais...

Ce n'est donc pas un manque d'attention !?

Non, je suis quand même particulièrement attentif ! J'ai commencé à bosser en 2003, mais la première fois que j'ai dû dire à un collègue de boulot que je pouvais avoir une sexualité avec des mecs, ça devait être en 2009, il y a huit ans. Pendant longtemps mon homosexualité n'existait pas, c'était inimaginable de pouvoir en parler au travail.

3 Homo 09, « Homosexualité sidérurgiste », mai 2017, https://ddt21.noblogs.org/?page_id=1562

Ça se matérialisait comment ?

Quand tu fais la connaissance de collègues de boulot, assez rapidement on te demande : « Alors t'as une famille ? T'as des enfants ? Une femme ? » Pendant longtemps, pour moi, la réponse c'était : « Ben non, j'suis célibataire. » Ça me faisait péter les plombs cette espèce de schizophrénie ! Mais aujourd'hui y a plus moyen. Quand j'arrive sur un chantier, je ne dis pas : « Salut c'est moi, j'suis pédé ! », mais en tout cas quand la question se pose je ne l'évacue plus.

Pourquoi aujourd'hui ? Est-ce que c'est la période qui a changé, ou simplement que tu as mûri et pris de l'assurance ?

La période qui aurait changé ? Entre le début des années 2000 et aujourd'hui, je n'ai pas franchement l'impression qu'il y ait eu de grands changements sociétaux sur la question ! Non, effectivement, ce qui a changé, c'est moi et mon assurance. On peut dire que je pars de loin et en tout cas, chez moi, ça prend du temps...

Les collègues à qui tu dis ça, ils te font la gueule ? Ils veulent te casser la gueule ?

Je flippais de ça ! Mais, en fait, depuis que je réponds : « Non, j'ai un copain » ou « J'ai souvent des copains », la réaction c'est de l'étonnement, mais avec parfois des réactions comme : « Ah ben c'est bien ! » ou « Ah, c'est pas grave ». Ben non, c'est pas grave ! En général, ça n'enchaîne pas tout de suite, ça peut provoquer un silence, c'est plutôt le lendemain que des questions arrivent... ou pas. Il y a beaucoup de curiosité, ils veulent savoir comment ça se passe avec des gars, avec des questions passionnantes du genre : « Est-ce que les mecs sont aussi chiants que les meufs ? »...

Il y a quelques semaines, un collègue arrive avec un tee-shirt de la légion, un ancien militaire ; je n'avais pas tellement envie d'aborder ce sujet avec lui, mais lui il avait plutôt l'air de m'apprécier ; il en vient à me demander si j'ai une copine ou une femme. Je lui réponds que j'ai un copain et lui, tranquillement, lance : « Ah ben c'est bien ! », et d'embrayer : « Et il habite où ton copain ? »... Sa mère habitait dans le même coin, il trouvait ça cool !

Et la présumée homophobie des prolétaires ?

Pour l'instant ça ne m'est jamais arrivé de me faire embrouiller parce que je suis homo. À côté de ça, je ne pense pas que ce soit juste un truc fantasmé, cette crainte qui, pendant des années, m'a empêché d'en parler au boulot. Durant tous les moments un peu collectifs dans le cadre du travail, ces moments de sociabilité où ça rigole, où on parle de tout et de rien, il y a un truc tacite, général, c'est que les homos c'est dégueulasse. Les blagues sur les homos, bien salaces, sont très présentes. Certains partent même dans des délires, s'imaginant mettre la misère à des homos.

Mais quand on en connaît un en particulier...

Alors ils ne la ramènent plus trop. Mais il faut encore rappeler que je suis intérimaire, que les gars que je croise, il y a de grandes chances pour que je ne les revoie plus jamais de ma vie, eux aussi le savent, peut-être que ça joue.

Ça pourrait aussi jouer dans le sens inverse.

C'est vrai. Mais ce que je veux dire, c'est que surtout ça n'a pas le temps de faire le tour de l'usine ou du chantier. La plupart ne me connaissent pas ou pas vraiment, c'est donc moins intéressant d'aller colporter un ragot sur ma poire. Et puis, souvent, j'en parle à tel ou tel collègue dans une discussion interindividuelle, il n'y a pas l'émulation collective qui pourrait donner des forces à quelques réflexes à la con. Ouf, ça ne m'est encore jamais arrivé qu'on me branche sur ma vie privée au milieu de la grande table du réfectoire... En même temps, peut-être qu'il ne se passerait rien de spécial...

Mais surtout, il y a peut-être autre chose qui entre en ligne de compte, et d'autres témoignages me font penser ça : je ressemble à un mec, à un ouvrier tel qu'on peut l'imaginer, je parle avec une voix grave, je n'ai pas les cheveux roses ni les ongles vernis. Je me demande comment ça se passerait si ce n'était pas le cas, si je laissais plus aller mes côtés féminins. C'est sans doute plus difficile d'assumer une certaine féminité au boulot que de dire que, quand tu rentres chez toi, tu vas baiser avec un gars. Un copain trans, et électricien dans le bâtiment, travaillait normalement [dans une autre ville], jusqu'au jour où on a su que sur sa carte d'identité il y avait un nom de nana ; à partir de là, ç'a été la misère totale pour lui, blagues, traquage au quotidien, jusqu'à ne plus pouvoir rester. Là ce n'était donc pas strictement la question de la sexualité qui posait problème, mais plutôt cette question de féminité/masculinité. Les autres échos que j'ai de gars qui bossent dans des boulots majoritairement masculins, c'est la même galère partout. Soit c'est complètement tu, soit c'est hyper marginal. Une fois, sur un site de rencontre, j'ai fait connaissance avec un gars qui bossait dans une usine où j'avais travaillé, et lui il assumait encore moins sa sexualité, au taf personne n'était au courant. Même notre rencontre, il la voulait « scred » [discrète], c'est-à-dire qu'on ne soit pas vus ensemble. Il semble que d'autres qui bossent dans des milieux majoritairement féminins (infirmiers, aides-soignants, ou dans la vente par exemple) vivent plus facilement la question de leur sexualité ou une certaine part de leur féminité. Alors que, là où je bosse, je n'ai jamais croisé d'autres gars parlant de leur homosexualité. Je me demande si c'est la même situation qui est vécue par les lesbiennes ? D'un côté, assumer ma sexualité au taf m'apparaît donc, pour l'instant, bien plus simple que tout ce que j'ai pu craindre pendant des années. Mais d'un autre, cette crainte, cette pression sociale, je ne suis pas le seul à la ressentir ; sinon pourquoi tant de gars resteraient au placard ? Pour ce qui est de la sexualité, dans le cadre de mon boulot, j'ai l'impression que c'est le flip qui joue le rôle de la « répression », bien plus que la « répression » elle-même.

Pour la féminité, ça m'a l'air d'être une autre paire de manches. Ça me fait penser à une anecdote dans un de mes jobs. C'était un boulot d'atelier, on cassait la croûte tous ensemble dans le réfectoire. C'était une des premières fois que j'avais parlé de ma sexualité à un des collègues. Mais c'était le seul, les autres n'étaient pas au courant. Ce jour-là justement, je sais plus comment, mais ç'en était arrivé à parler d'homosexualité. Paulo nous faisait toute une démonstration sur comment il était certain de pouvoir reconnaître un homo sans que celui-ci le lui dise. « Mais enfin Paulo, comment tu fais pour savoir qu'untel ou untel est homo ? — Ben ça se voit, c'est tout ! » L'autre collègue me lançait des regards, s'attendant à ce que ça dérape d'une minute à l'autre. Mais au final non, encore un peu en manque d'assurance, j'ai raté la réplique qui aurait fait sensation : « Et moi alors, qu'est-ce que tu vois ? Je suis homo ou pas ? » Visiblement, ce qu'il voyait comme indice de l'homosexualité ne lui avait pas permis de repérer la mienne ! Tout ça pour dire que je pense que, comme Paulo, beaucoup s'imaginent que tous les homos doivent plus ou moins correspondre à un certain stéréotype, être un minimum efféminés. Et c'est peut-être ça au final qui les dérange le plus...

Et hors de l'entreprise ? Là aussi j'imagine que ton appartenance de classe influe sur les pratiques sexuelles ? Quand on est ouvrier dans une petite ville de province, on ne vit probablement pas sa sexualité de la même manière qu'un webdesigner habitant et travaillant dans le Marais ?

Je n'ai pas croisé tant que ça d'ultra-gros bourges homo, et je ne sais pas comment ils vivent leur truc, je ne pourrais donc pas trop en parler ! Ce qui est sûr, c'est que dans des endroits où je suis allé un petit peu, par exemple les lieux de drague, endroits glauques et sombres au fond d'un parking, ou au bord d'une rivière, connus comme lieux essentiellement pour baiser, et bien ceux qui viennent là n'ont pas l'air hyper bourges ! Il y a un truc de classe assez marqué dans ces endroits-là.

Ou alors, s'ils y viennent c'est pour s'encaniller.

Oui, peut-être parce que ça les fait triper, mais ils ont aussi d'autres moyens de rencontrer des gens. Alors que ceux que j'ai rencontrés dans ces endroits n'étaient pas là parce que le côté glauque les faisait kiffer, mais parce qu'ils n'avaient pas d'autre moyen de rencontrer des gars et d'avoir un semblant de sexualité.

Mais il y a bien des boîtes dans les grandes villes proches de chez toi ? Les bars *gay friendly* n'y manquent pas ?

Oui, si je suis motivé à me taper une heure de route, je peux trouver ça. Contrairement aux lieux de drague, le public qui fréquente ces bars et boîtes de nuit est assez mixte en termes de classe, avec tout de même une majorité issue de la classe moyenne.

Et alors tu ne fréquentes pas trop ces lieux-là ?

Non pas trop, j'y suis allé parfois... Mais ça me fait rapidement chier et je n'aime pas la musique qu'ils passent !

À part la musique, pourquoi ça te fait chier ? Ce ne sont pas des gens que tu as envie de rencontrer ?

Qui j'ai rencontré là-dedans ?... un DRH de la mairie d'une grosse ville de la région, un autre gars qui tenait un restaurant... peut-être pas trop des gens avec qui j'ai envie de passer du temps ! [rires] De toute façon, je ne suis jamais trop allé dans des boîtes de nuit, homo ou hétéro, donc je ne suis pas le mieux placé pour en parler. Mais j'ai l'impression qu'il y a de tout, des cadres, mais aussi des ouvriers qui bossent toute la semaine et qui, le week-end, vont y claquer 500 balles en bouteilles de whisky...

Alors comment tu fais pour rencontrer des gars ? Internet ?

Pendant longtemps ç'a été le hasard de la vie, mais le hasard de la vie c'est vraiment la galère ! Au bout d'un certain temps, je suis allé sur internet consulter des sites de rencontre, et puis j'ai commencé à rencontrer des gars de cette manière. Je pense que, pour beaucoup, internet a vraiment changé la donne. Et d'autant plus avec l'arrivée des applications sur smartphones. Ça te géolocalise, et tu peux savoir à deux, trois ou dix

kilomètres à la ronde combien il y a d'homos autour de toi ! du moins ceux qui sont sur la même application. Ça peut paraître flippant, mais ça a ouvert plein de possibilités.

Donc un patron peut rencontrer un ouvrier, c'est une sorte de paradis de l'interclassisme, au-delà de toutes barrières ?

Pour un « plan » d'un soir, oui, peut-être. Et encore... Mais pour aller plus loin, globalement, y a que des types comme Walt Disney pour imaginer des histoires à la Cendrillon ! Dans la vraie vie, une fois que tu t'es donné rendez-vous, que tu n'es plus derrière ton écran avec les multiples filtres des applications, en face de toi tu n'as plus une photo et des mensurations, mais un type avec toutes ses réalités sociales. Et c'est là que souvent ça colle plus si bien...

Mais en dehors de cette question de classe, sur internet, au premier abord, c'est génial, tu rencontres plein de gens ; mais, assez rapidement, tu frôles la schizophrénie, car ça modifie complètement ton rapport aux gens : concrètement, avec ton doigt tu fais défiler sur l'écran des gueules de gars avec un descriptif hyper sommaire : taille, poids – y en a parfois qui mettent la taille de leur sexe –, s'ils sont actifs ou passifs ou s'ils font les deux ; donc c'est hyper codifié ! À force, ça influence ton propre désir, privilégier tels ou tels critères, en éviter certains. En fait, dans la réalité, tu t'aperçois que ces critères ne tiennent pas, que tu peux rencontrer une personne qui est à l'opposé et t'éclater. Mais avec internet il y a une sorte de formatage, ça modifie la rencontre, et même les pratiques sexuelles.

Est-ce que, comme dans les années 1970, il y a une sorte de fantasme de l'Arabe ? Le FHAR proclamait par exemple : « *Nous sommes plus de 343 salopes, nous nous sommes fait enculer par des Arabes. Nous en sommes fiers et nous recommencerons*⁴. »

Oui, ça existe, mais au fond je ne pense pas que ce soit réellement un délire sur la question des origines, j'y vois plus un truc de classe. Plus qu'un fantasme sur les Blacks et les Beurs, c'est surtout une forme de virilité qui est recherchée à travers l'image du lascar. Une sorte de sous-catégorie de jeux de domination qui se traduit notamment par le *sneaker*, une nouvelle tendance qui consiste à lécher des baskets dégueulasses, surtout celles de lascars. Ça renvoie au folklore du sous-prol, du sauvageon, de la racaille. Tu as toute une frange du porno gay là-dessus, avec le fantasme sur le Black ou le Beur, la figure contemporaine du sous-prol.

En revanche, on voit aussi plein de gens qui affirment clairement sur les sites de rencontre ne pas vouloir de Rebeu, de Black, de Chinois ou de folle. Certains qui affirment des positions d'extrême droite sur ces sites-là ou qui, sur la question du désir, spécifient qu'ils ne veulent baiser qu'avec des Blancs.

L'emprise du racisme, ce n'est malheureusement pas un scoop. Mais en ce qui concerne les folles ?

Sur ces sites de rencontre, ce n'est pas du tout à la mode. La folle, ça marche dans la Gay Pride ou lors d'une soirée pour s'amuser, mais sur le marché des gays ce n'est pas du tout désirable. À côté de ça, il y a un véritable culte du corps, tout lisse et sans boutons, le mec baraqué qui fréquente la salle de sport tous les jours !

4 *Tout !*, Paris, n° 12, avril 1971.

Et qui s'épile ?

Pas forcément, puisque tu as aussi les *bears*. Mais chacun dans sa case !

En général, c'est plutôt « recherche mec mec », avec toute une série de catégories et de sous-catégories – j'imagine que chez les lesbiennes il doit aussi y avoir tout un tas de codes. Par exemple, c'est un truc de malade, la manière dont les gens se calent sur ces catégories d'*actifs* et de *passifs*. Il faut être soit l'un soit l'autre, ou au moins avoir une préférence.

Est-ce que le côté actif est plus valorisé ? Plus fort, plus viril ? Par rapport au passif, soumis, qui serait peut-être plus féminin ?

Oui, il y a le côté plus viril, plus fort. Pour certains, se faire enculer, c'est passer un cap dans leur sexualité, dans leur vie. Parce que tant qu'ils sont actifs ils s'imaginent que, quelque part, ils ne sont pas vraiment homo. À l'inverse, aimer être passif, ça doit signifier être soumis, se faire écraser au sens figuré comme au sens propre. Moi ça me fait péter des plombs. Heureusement, cette codification n'est pas partagée par tous.

C'est sur les sites de rencontre qu'on trouve cette séparation/catégorisation ?

Oui, et chez les gens que je rencontre : tu détermènes un rôle dans la sexualité, et c'est extrêmement dur de s'amuser autrement... alors que, justement, dans une relation homosexuelle, ce qui est bien c'est la réversibilité de toutes les possibilités ! C'est hyper triste.

Est-ce que ce n'est pas seulement lié aux applications où, forcément, tout doit rentrer dans des cases ?

Ça y contribue, mais c'est déjà bien intégré. Il y a tout un tas de choses qui amènent à ça : comment tu débutes dans ta sexualité, comment tu te laisses aller à découvrir plein de choses... Comment, d'un côté, on entend parler de sexe partout, mais que, d'un autre, c'est quelque chose qui reste tabou et difficile à aborder. Et jusque dans le plumard ! Comment c'est difficile de mettre des mots sur ce qu'on vient de vivre, pouvoir se dire ce qu'on a trop kiffé, ce qui nous a fait vibrer de toute part, ce qui à l'inverse nous a déçu, ce qu'on aimerait vivre ou ne plus jamais vivre. Tout ça parce que le sexe, ça reste quelque chose de terriblement intime, et qu'en parler revient donc à se dévoiler, se mettre à nu, avoir peur de paraître naze aux yeux de l'autre. Alors, à partir de là, entre le silence ambiant et les stéréotypes, ce n'est pas toujours facile de sortir de sa case, ou même d'avoir envie d'en sortir...

Les catégorisations et sous-catégorisations ont l'air très poussées, et en se juxtaposant elles forment ton identité...

Chez les mecs gays, il y a une date de péremption qui est vachement plus basse que chez les hétéros, à partir de 35-40 ans tu commences à galérer pour faire des rencontres, y compris sur les sites ; je pense que c'est lié au culte du corps, cette survalorisation du corps et des muscles.

Est-ce que ça les pousse à recourir à la prostitution ?

Les gars qui se prostituent sont majoritairement jeunes ; les clients sont soit des bourgeois, soit des « hors-catégories », ceux qui ont du mal à faire des rencontres. Ou bien, on n'en a pas parlé, ceux qui ne s'assument pas du tout : les gars mariés [avec une femme] par exemple ; ceux qui ne sont pas sortis du placard, et il y en a à la pelle. Mais en même temps ceux-là peuvent aussi plus facilement faire des rencontres, car il y a aussi tout un désir sur-développé concernant l'hétéro. C'est sans doute lié à l'image de virilité qui est associée à l'hétéro, et peut-être un peu le côté excitant de celui qui est généralement inaccessible.

Concernant les lieux de rencontre, qu'est-ce qui serait en train de changer... ou pas ?

Dans l'épisode « Butch & fem à Buffalo », qui parle de lieux de sociabilité, lesbiens en l'occurrence, ça se termine en évoquant aujourd'hui la diminution de la répression, qui entraînerait un changement de fonction de ces lieux de sociabilité : « *Quand ils ou elles se retrouvent "entre eux ou elles", ils ou elles ne partagent pas plus d'existence sociale que les supporters de foot ou les amateurs d'opéra. On va aujourd'hui beaucoup plus à un bar ou à une fête gay ou lesbienne par plaisir que pour y trouver une solidarité et un soutien qui seraient impossibles, voire interdits ailleurs*⁵. »

En fait, ça me fait bizarre de voir les choses de cette manière. Il y a aujourd'hui une sorte d'a priori – qui est, je pense, en partie fondé – selon lequel ce serait plus simple de vivre son homosexualité dans des grandes villes plutôt qu'en campagne ou dans de plus petites villes. Sûrement grâce à l'anonymat qu'apportent ces grands centres urbains, mais, paradoxalement, aussi et surtout par la sociabilité qu'ils permettent. Dans mon coin et dans ma vie, c'est une réelle galère pour réussir à rencontrer des gars pour baiser, mais ne serait-ce aussi que pour trouver des personnes avec qui échanger sur des vécus qui auraient un peu de commun avec le mien, me sentir un peu moins seul. Là où j'habite, il n'y a pas de lieu où je sais que je vais pouvoir trouver des homos, il faut aller dans la grande ville, qui est à 80 bornes. Aujourd'hui, avec toutes leurs limites, ces espaces ne me semblent donc pas accessoires, mais nécessaires, voire vitaux pour certains.

Mais est-ce que, notamment dans la petite ville où tu vis, ce n'est pas davantage du niveau de la survie ? Alors qu'à d'autres époques et d'autres lieux, évoqués dans le texte, il s'agissait plus de lieux de solidarité, presque offensive, où les homos savaient pouvoir s'entraider, ce qui est différent de bars où, aujourd'hui, on se rencontre pour du sexe ?

Oui, ça relève sans doute de quelque chose de l'ordre de la survie, ce qui n'en fait justement pas un aspect anecdotique ou accessoire dans la vie de pas mal d'homos. Si c'était devenu si simple aujourd'hui, je me demande notamment pourquoi autant de lieux de drague continueraient d'exister dans chaque périphérie de ville, et dans autant de recoins sombres et reculés. Ce ne sont typiquement pas des lieux où l'on va entre potes, comme on va à l'opéra ou à un match de foot. Mais bien plus des sortes de palliatif à une misère sexuelle assez importante, tout comme peuvent l'être dans d'autres proportions des lieux plus institutionnels et *gay friendly*.

Alors oui, c'est sûr que je n'ai encore jamais connu d'endroit où l'on sent que, d'une manière très collective et forte, on va réussir à se serrer les coudes, mais même sans ça,

5 Homo 08, « Butch et fem à Buffalo », avril 2017, https://ddt21.noblogs.org/?page_id=1511

dans certaines situations, le simple fait d'espérer tomber au moins sur une personne avec qui échanger autour d'un verre, ça peut déjà être beaucoup...

Même s'il n'y a plus en France de répression, du moins étatique, à l'encontre des homosexuels, leur vie est loin d'être simple...

Ben non ! [rires] Il y a moins de flics qui viennent faire chier sur les lieux de drague comme ils le faisaient à une époque, ce n'est plus pénalisé... Je ne veux pas dire que ce qui se vit aujourd'hui serait la même chose que dans les années 1950-1960, mais à l'inverse ça ne signifie pas que c'est devenu tout rose. Il y a un truc qui n'est pas du tout vécu de la même manière selon ta classe sociale et ton lieu de vie (en ville ou au fin fond de la campagne) : comment tu arrives à vivre ta sexualité, à l'assumer, à t'autoriser à vivre ce que tu désires au fond de tes tripes... c'est sans doute plus simple qu'à une certaine période, mais je pense que c'est encore hyper difficile. Il y a encore des gars et des nanas qui se font jeter de chez eux quand leurs parents apprennent leur sexualité. De nombreux et nombreuses autres tentent de se foutre en l'air, et même parfois y arrivent. Ne réussissant plus à vivre avec le poids du secret de leur sexualité, voire ne réussissant pas à accepter, ne serait-ce que pour eux-mêmes, leurs désirs devenant impossibles à refouler. J'ai rencontré une fois un gars élevé dans une famille catho. Au fond de ses tripes, il sentait bien qu'il avait du désir pour des mecs, mais dans son cerveau ça faisait des vrais bugs ! Un jour où il avait rencontré un mec et qu'il commençait à le sucer, il en avait eu la gerbe au sens propre du terme. D'un côté, il avait qu'à ne plus être catho ! Mais, blague à part, en vrai son histoire m'avait filé des frissons.

Mais alors quel est l'impact de ces nouvelles lois comme le mariage pour tous, la PMA et bientôt la GPA ? Cela n'a pas changé ton quotidien dans ta petite ville de province ?

[rires] Quand c'est passé, j'étais au boulot – je n'y avais pas parlé de ma sexualité –, et la première réaction du collègue avec qui je bossais ç'a été : « Y font chier ces pédés ! Qu'est-ce qu'on en a à foutre de leurs conneries ! »... Non, je ne sais pas ce que ça change, je n'ai pas vu la différence. Personnellement, je ne compte pas du tout me marier, et avoir des gamins n'est pas du tout au programme !

Mais est-ce que tu considères que c'est une grande avancée ?

Je ne sais pas si c'est un progrès... ça donne une protection à certains qui vivent en couple avec des enfants, en cas de décès par exemple, ça change des petites choses de ce genre. Il y a aussi l'ouverture du droit à l'adoption, mais dans la pratique je ne crois pas que ce soit encore réellement efficient... Et puis le Pacs aurait aussi pu permettre tout ça, mais ceux qui militaient pour le mariage pour tous, c'était davantage sur un aspect symbolique.

Certains ont dit que le mariage pour tous allait se faire partout (dans tous les pays occidentaux), parce qu'il fallait que les homos de la bourgeoisie puissent eux aussi transmettre leur patrimoine⁶.

⁶ Autrefois aussi, les bourgeois homo pouvaient se marier et transmettre leur patrimoine à leurs enfants... mais, pour cela, ils étaient obligés d'afficher une façade de couple hétérosexuel, et de vivre discrètement leur homosexualité. La fin de l'obligation (pour tous) du mariage hétérosexuel et la possibilité de vivre en couple homo sans se cacher ont changé la donne. (N.D.E.)

Oui effectivement, le premier truc c'est la filiation et la transmission du patrimoine. Il y a ensuite toute une reconnaissance symbolique qui devait être recherchée par des gens qui n'avaient peut-être pas grand-chose à transmettre. Le fait de pouvoir se dire : « Ça y est, on est comme tout le monde ! On peut se marier, porter une robe blanche et un costume, faire une cérémonie, etc. » Moi je trouve ça complètement jobard, mais je pense que ça a joué, alors qu'à côté de ça il y a de moins en moins d'hétéros qui se marient ! [rires]

Tu es encore jeune, la trentaine, mais, par rapport à ce que tu as pu lire par exemple sur les années 1970, les témoignages sur le FHAR, etc., quel regard est-ce que tu portes là-dessus ? Est-ce qu'il n'y a pas comme un abîme entre cette période et aujourd'hui ?

Je viens de lire l'entretien avec Lola⁷ et, quand je pense à ce qu'on vit aujourd'hui, je me dis : « Putain, aujourd'hui, mais quelle vie de merde ! », c'est tellement terne ! Je pense que je n'ai pas vécu un centième de ce qu'elle décrit... Ce qu'elle raconte sur la vie dans ces apparts collectifs où la sexualité fait simplement partie du quotidien ; cela me fait penser à l'un des premiers épisodes de la série *Homo*, sur le XIX^e siècle, où il est question du moment où la sexualité devient une activité séparée⁸ : je me demandais à quoi pouvait ressembler une sexualité qui ne soit pas une activité séparée. Je ne vois toujours pas ce que ça pouvait être au XIX^e siècle, mais dans un hypothétique futur, là j'arrive un peu plus à visualiser ! Un monde où baiser ne serait pas différent, pas plus particulier, que par exemple faire la cuisine ou jouer aux dominos, où tu pourrais faire l'amour à côté de tes potes qui jouent au tarot... j'ai l'impression que ça pourrait ressembler à un truc comme ça !

Novembre 2017

<https://ddt21.noblogs.org>

7 « Explosions les codes sexuels ! Une ancienne du FHAR parle », septembre 2017, https://ddt21.noblogs.org/?page_id=1769

8 Homo 03, « Naissance d'une "question sexuelle" », avril 2016, https://ddt21.noblogs.org/?page_id=888